

font ils ont presque le secret. Là ils étudient les mœurs, les progrès et le mérite des différens peuples et des différentes époques ; ils suivent la marche des sciences et des découvertes ; ils apprennent à juger, à apprécier les événemens divers et les hommes qui en ont été les acteurs ; ils étudient les lieux, les pays, les empires, les transformations, les phases qu'ils ont subies sous les rapports religieux, politique, etc. C'est à la fois un cours de philosophie, de morale, d'histoire et de géographie, dont le tout se coordonne et s'unit dans l'intelligence du maître d'abord, puis des élèves qui ne sont plus ici des enfans acceptant un jugement tout fait, apprenant un livre par cœur, mais qui sont devenus des juges indépendans et autant d'historiens. On conçoit tout d'abord de quelle importance est pour l'éducation un cours d'histoire ainsi donné, et sa grande influence sur l'esprit et le jugement des enfans.

Ce sont des études ainsi faites, car la même intelligence préside aux autres branches d'enseignement, qui assurent à la jeunesse de notre pays une éducation classique qu'on ne doit plus désormais aller demander à l'Europe. Nous croyons devoir répéter encore que nous n'entendons pas parler du tout des études qui se font dans les écoles supérieures de Paris et de Londres, et dont les cours transcendants sont en dehors de ce qu'on nomme études classiques. Nous n'aurons peut-être jamais, et nous n'avons pas d'ailleurs un grand besoin de ces écoles spéciales. Mais que les hommes habiles, préposés parmi nous à l'éducation de la jeunesse, continuent de marcher avec le même zèle et la même intelligence dans la voie de progrès qu'ils ont ouverte, et notre pays tiendra vis-à-vis des autres pays, le rang honorable qui distingue, sous le rapport des sciences et des lettres, la nation dont nous sommes les descendans. Cette conviction que nous proclamons hautement n'est pas une forsanterie ; car nous voyons nos collèges fréquentés par un grand nombre de jeunes gens venus de l'étranger, sur la réputation des bonnes études qui s'y font. Il n'y a que quelques jours, nous entendions proclamer des noms d'élèves venus de tous les Etats de l'Union américaine, de toutes les parties des deux Amériques, d'Angleterre, d'Irlande, de France, etc. Mais cette renommée si glorieuse impose à nos établissemens des devoirs plus grands de jour en jour ; et nous les en félicitons : car ce qu'ils ont fait pour le passé, nous est un garant assuré qu'ils ne failliront pas à l'avenir qui leur est préparé et aux légitimes espérances de la patrie.

Nous continuons le résumé des nouvelles d'Europe commencé dans notre dernier numéro. En France les processions de la Fête-Dieu ont eu lieu cette année dans presque toutes les villes de province avec l'éclat qu'on leur voyait dans les jours de la plus grande protection de la part du gouvernement. Mais elles furent bien plus belles qu'autrefois ; car ce n'était pas seulement un acte religieux, un acte d'adoration pour le plus auguste de nos sacremens ; c'était de plus une preuve éclatante de la puissance de Dieu, c'était un glorieux triomphe du catholicisme sur l'impiété, et ce qui est peut-être plus déplorable que l'impiété, sur l'indifférentisme. Si on eût dit il y a dix ans que les processions de la Fête-Dieu sortiraient des églises et parcourraient les rues des villes de France, sous peu d'années, sous le régime actuel, messieurs Villemain, Cousin, Michelet, Labri régnant à l'Université, M. Isambert étant député, et le *Courrier français* et les *Débats* poursuivant la carrière que vous savez ; on eût envoyé à Charenton le malheureux prophète. Et cela s'est fait cette année universellement, à la face du soleil, au vû et sù du gouvernement de juillet, des chambres, des préfets, des journalistes, des professeurs *cujuscumque rei*. Et l'on y a vu les corps administratifs, la magistrature, le barreau, les académies, les états-majors, etc. en grand costume ; et des soldats de ligne formaient la haie comme autrefois ; et des gardes nationaux y maintenaient l'ordre et y assistaient en grande tenue ; et des piquets de cavalerie fermaient la marche ; et tous ces hommes se mettaient à genoux ou présentaient les armes, ni plus ni moins que si on n'eût pas fait de révolution en 1830, ni plus ni moins que si M. Cousin et les autres n'eussent pas dit que le catholicisme était mort, et que le *Constitutionnel* n'eût pas crié tous les jours au fanatisme, au bigotisme, au jésuitisme, et à beaucoup d'autres jolies choses qu'il répète depuis plus de vingt ans, et qu'il croit peut-être, tant il est bon-homme. Il faut convenir que c'est une énormité, un crime de lèse-révolution qui ne peut se concevoir que dans ce pays là. Faites donc des révolutions à présent ! vous voilà bien avancés. C'est à faire désespérer

des hommes et de la France.—Il y a en effet là-bas des hommes qui accueillent de la sorte ce retour aux pratiques religieuses. Il y a même un journal qui a vomé à l'occasion des processions de la Fête-Dieu des impiétés d'un cynisme si révoltant, que nous doutons que la rage de l'impiété unie à l'ignorance et à la haine les plus incommensurables, en ait jamais inspirées de pareilles. D'un autre côté la mauvaise presse s'évertue depuis quelque tems à crier contre les Jésuites, tout comme en 1828. Or, le mot de Jésuites est ici tout honnement un épouvantail, un Croque-mitaine au moyen duquel on prétend faire peur et donner le change aux niais. A l'ombre de leur guerre à la Compagnie de Jésus, les incrédules font en réalité une guerre désespérée au catholicisme dont les succès les épouvantent, les torturent dans leur impuissance.

C'est là tout le secret de cette recrudescence infernale dont retentissent depuis quelque tems certains journaux de France. Ils n'osent attaquer ni l'épiscopat, si admirablement composé d'hommes éminens en sciences et en vertus et entouré de l'estime et du respect de la France ; ni le clergé séculier qui par sa patience, sa sagesse, sa persévérance, son désintéressement, sa modestie, s'est concilié lui aussi l'estime de tous et l'amour du plus grand nombre ; ni la religion elle-même dont on comprend mieux que jamais les avantages et les bienfaits, que l'on connaît mieux, dont on sent universellement le besoin. Ils ne peuvent plus afficher avec succès l'impiété hardie et calomnieuse d'il y a quinze ans ; elle n'aurait plus de cours, car le clergé et le catholicisme ont fait leurs preuves ; elles sont là visibles à tous les yeux. Ils ont bien leurs collèges et leur Université, leurs philosophes et leurs journalistes ; mais on dénonce aussitôt leurs doctrines et leurs paroles à l'opinion publique ; et force leur est souvent de se rétracter et de se taire. Que faire pourtant dans cette détresse où les ont jetés les succès de la religion ? Ils exhument l'ancien mot d'ordre, *les Jésuites*. Ils espèrent avec ce nom là réchauffer un peu de cette haine populaire, mais ignorante, dont ils ont su l'envelopper autrefois. Ainsi les Jésuites se montrent de nouveau ; les Jésuites ont des maisons nombreuses en France ; les Jésuites prêchent ; les Jésuites confessent ; les Jésuites voyagent de ville en ville, de province en province ; les Jésuites n'aiment pas l'université ; les Jésuites veulent la liberté d'enseignement ; les Jésuites font des missions ; les Jésuites font des processions ; les Jésuites envahissent la France ; les Jésuites vont ramener l'étranger, vont faire une restauration ; les Jésuites gouvernent, escamotent les lois, les ministères ; peut-être même vont-ils escamoter l'Université, les chambres, les fortifications de Paris, la France.... sauve qui peut, voici les Jésuites ! Et les badauds de crier à bas les Jésuites ! et les gros bonnets de la presse et de l'Université de se frotter les mains en disant : les voilà lancés, gare au prêtres ! gare à la religion ! vive l'Université, et le *Constitutionnel*, et le *National* ! Ainsi la guerre que l'on fait là bas aux Jésuites prouve une seule chose : c'est que la religion est en progrès éclatant, avoué. Elle aura un sort unique comme toutes les guerres faites contre Dieu : elle fournira un triomphe de plus au catholicisme.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—Mgr. Sibour a publié, à son retour de Rome, une circulaire sur son voyage *ad limina*.

« Nous avons vu, dit-il, le pape, le pontife suprême, l'évêque des évêques, l'héritier des apôtres, le docteur universel, le cenire de l'unité catholique, le Chef de l'Eglise du monde, le dépositaire des clefs du royaume du Ciel, le Vicaire de Jésus-Christ, en un mot ; nous avons vénéré avec amour celui que saint Bernard appelle, dans son langage biblique, mais toujours exact, Abel par la primauté, Noé par le gouvernement, Abraham par le patriarcat, Melchisédech par l'ordre, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la juridiction, Pierre par la puissance, Christ par l'onction. Nous exprimerions difficilement ce que nous avons éprouvé, nos très-chers coopérateurs, lorsque, nous prosternant à ses pieds, par le sentiment profond que de tels titres nous inspirent, il nous a relevé avec empressement, pour nous serrer dans ses bras, et nous a parlé, ensuite, comme un frère parle à son frère. Dès ce moment, nous n'avons pas plus mis de bornes à notre confiance que nous n'en avons mis à notre respect, et nous avons rendu le compte le plus détaillé de notre administration au Pasteur de tous les pasteurs. »

Obligé de différer le récit détaillé de son pèlerinage, le prélat n'a cependant pas voulu ajourner l'expression de sa reconnaissance.

« Cette reconnaissance doit éclater en particulier pour le bonheur que nous avons eu d'obtenir les corps de deux Martyrs, saint Marc et sainte Prime, nouvellement découverts dans les cryptes sacrées, et dont nous nous